

<http://dechargelarevue.com/I-D-no-644-Demeurer-en-coulisses.html>



I.D n° 645 : Demeurer en coulisses

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : lundi 15 août 2016

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Qu'ont-ils donc ces poètes à tant contempler le ciel ? Après *Le Ciel déposé là*, de Jean-Baptiste Pedini, dont je rendais compte dans l'I.D précédent, n° 643, voici **Jean-Claude Martin** surpris, dès les *Prémises* de *Que n'ai-je* (Tarabuste éd.), le nez en l'air : *Passe un avion, mon instant de joie serait complet*. Il est vrai qu'en la matière ce poète est précurseur et récidiviste : après *un Ciel trop grand* (Le Dé bleu, éd.), *un Ciel de miel et d'ortie*, sans cesse complété et augmenté (finalement rassemblé en un seul volume, en 2011, chez Tarabuste) paraît être son grand œuvre.

Il y a tant de jolies choses dans le ciel que j'ai longtemps cru être sauvé rien qu'en levant la tête, avoue-t-il dans une des dernières proses de *Que n'ai-je*. Et dans un poème précédent, qui explicite le rapprochement sans cesse suggéré entre le travail d'un peintre sur le motif et celui du poète : *Je prends frais ce soir avec mon petit chevalet à poème (le « chevalet » est installé face au ciel, vous l'avez deviné)*.

Le ciel néanmoins n'est pas l'unique sujet de ce livre, quoique révélateur de l'attitude générale du poète, qui est dit-il *de détachement*, comme *les feuilles* : *alors il ne pense à rien. Au moins de choses possibles en tout cas. Tout dont je ne suis pas au courant*. Un paysage l'agrée d'autant plus que les hommes en sont absents.

Matin. Il y a surtout des promeneurs de chiens. Le lac dort encore. Il a remonté une petite brume sur ses oreilles, les aubes sont traîtresses en cette saison. La forêt s'éveille. Les oiseaux chantent. S'ils veulent se faire entendre avant le brouhaha des hommes, ils doivent commencer tôt. Idem pour les chiens. Odeurs fraîches. Agréable d'uriner où on en a envie... On dirait les coulisses d'un théâtre avant le spectacle, le décor avant la représentation. On peut préférer ça à la pièce elle-même.

Il est clair que de *la représentation*, ou *du brouhaha des hommes*, le narrateur s'efforcera de se tenir à l'écart. Sa position préférée reste bien de regarder le monde *derrière sa vitre*. Misanthropie à tout crin, qu'on peut trouver pénible. Et s'il arrive que tombe la neige, laquelle occupe le chapitre central de *Que n'ai-je* (mais oui, il s'autorise de loin en loin quelques jeux sur les mots), elle donne au paysage *sa forme parfaite*, et l'homme est tout juste l'ennuyeux trublion capable (coupable ?) de la noircir.

Ou pire : ces chutes de neige ne sont-elles pas les bienvenues en ce qu'*elle cache le sang* : *au bout d'une heure, tous les crimes avaient disparu*. On observe que cette prose, si comptable de ses mots, inclut de plus en plus fréquemment le vocabulaire catholique de la Faute, du *remords*, du *pardon*, de *la rédemption*. Le ciel est à deux doigts de se voir attribuer une majuscule ; et alors qu'il est si confortable de rester en retrait, derrière *les volets*, *le rideau*, *la vitre* : *ouvrir la fenêtre tient presque de la foi*, dit le dernier poème.

Elégant, déprimé, désolé. Mais rendons à Jean-Claude Martin cette justice : si ses semblables l'insupportent, il ne se supporte lui-même pas davantage : *Tu n'en finiras donc jamais de pleurer sur toi ? Les grosses larmes d'un clown ridicule*.

Post-scriptum :

Repères : Jean-Claude Martin : [Que n'ai-je](#). Ed. Tarabuste (Rue du fort – 36170 – Saint-Benoit-du-Sault) 100 p. 13€.

Jean-Claude Martin sera le premier invité de la saison de *Tempoésie*, à Dijon, en octobre 2016.